

Certains trouveront comme méthodiquement trop simple que le bien soit rattaché à la naissance et le mal à la mort et qu'à l'image de ces deux parenthèses que la vie nous impose, ces notions proviennent de notre inconscient à ce même propos, voulant qu'il soit bon de venir au monde et mauvais de le quitter.

Comme je l'ai déjà sous-entendu ailleurs, si le mal est, du moins à mon interprétation, un bien en fin de course, il n'est plus alors étonnant que celui-ci nous soit inspiré par la mort, pour être l'expression de la dégradation d'un bien, le plus précieux de tous à notre sensibilité, à savoir la vie.

D'ailleurs, le bien par définition est considéré comme une valeur constructive, alors que le mal, à l'inverse, lui, est jugé comme une valeur destructive, d'où ce processus juste décrit par lequel celui-ci apparaît lorsque le bien ne parvient plus à assurer la productivité qui est la sienne et donne, par sa dégradation, une opportunité d'existence à son contraire.

Le mal laissant entrevoir de lui une sorte de mise en avant de ce qu'il est des plus paradoxal, pour s'avérer négative, ainsi, de façon contradictoire, plus il produit, plus il se dilapide, plus il gagne en visibilité et plus il disparaît à la fois.

L'histoire, celle avec un H majuscule d'ailleurs à plusieurs reprises, nous a présenté ce particularisme et, concernant cet aspect, le troisième Reich ne fut pas avare en démonstration. Ce système, souhaitant se constituer à partir de ces résolutions, ne pouvant d'autant plus se maintenir qu'à l'image du mal, plus elles semblent en phase ascendante, plus en réalité elles dégringolent.

Ainsi, lorsque Hitler parada à Berlin en 1940, après avoir, en théorie du moins, vaincu la France, son défilé en berline de luxe, roulant sur des tonnes de pétales de rose répandues à même la chaussée pour l'occasion, annonçait déjà, à ceux connaissant ces principes, une défaite non seulement actée, mais pour laquelle ces mêmes devinèrent qu'en termes d'ampleur, cette débandade-là exprimerait un même genre, à celui emprunté par ce triomphe, en l'occurrence à la fois exubérant et des plus sommaire.

Ce que je m'apprête à supposer déplaira à beaucoup et qu'ils sachent par avance qu'il ne s'agit pas là de ma part d'un moindre jugement, à l'encontre de ce qui nous semble bon. Mais l'on peut se demander si le mal ne provient pas en définitive d'un bien n'ayant pas tenu ses promesses.

Évidemment, je ne prétends pas par cette éventualité dire que le bien, dans cette affaire, se montre plus coupable que le mal, j'essaie juste, sans doute de façon maladroite, de décortiquer ce qui me semble être plus un mécanisme qu'une fatalité.

C'est à ce moment où ma réflexion à beaucoup causera souci, si le bien est rattaché à la naissance et le mal à la mort, ne peut-on pas aussi, de même manière, associer le bien, à son tout-départ, à ce qui est cru, avant que l'on remarque de lui qu'il ne correspond pas à ce qui, à ce même niveau, aurait dû être vu, nous positionnant devant une espèce de fait accompli, ayant tendance à orienter nos humeurs en mauvais sens.

D'ailleurs, à ce même propos, se distingue souvent de notre part une confusion, le pragmatisme ayant tendance à être entrevu comme un autoritarisme, à partir duquel le mal, pour récupérer un terrain propice, est susceptible de se révéler.

À nouveau, beaucoup remarquent de ces composantes-là chez des personnes mal intentionnées, alors que dans l'immense majorité des cas, ce faux autoritarisme-là ne dispose pas d'autres moyens que ceux consistant à se faire mauvais, pour vouloir faire rendre gorge à la réalité, afin qu'elle concède à leurs

fantasmes l'espace voulu, pour qu'ils se matérialisent et se montrent aussi constatables que ce qui est.

En conclusion, même si cette conclusion-là n'a pas pour ambition de fournir une définition exacte du bien et du mal, le bien de notre part paraît correspondre à une volonté, celle de constituer à partir de ce que nous sommes et pour notre compte une réalité en capacité de nous satisfaire et ne disposant pas des moyens de s'aligner à ce que le réel est, cette incompatibilité, synonyme d'échecs en simultané récurrents et inévitables, donnant naissance à un mal, comme l'expression d'une impuissance indépassable et sans cesse plus frustrante, expliquant à sa façon notre auto destruction.